Présentation

Michèle Noailly

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2992>

DOI : [10.4000/praxematique.2992](https://doi.org/10.4000/praxematique.2992)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 1996

Pagination : 3-6

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Michèle Noailly, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 27 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2992> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2992>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

Présentation

Michèle Noailly

- 1 Ce numéro s'inscrit dans la vaste thématique de l'iconicité, qui recouvre un courant linguistique bien connu depuis quelques années. J'ai préféré toutefois le terme conducteur de « figuration du monde », parce qu'il est d'extension beaucoup plus limitée, (et ne recouvre, en gros, que ce qu'on appelle ordinairement iconicité de motivation), et aussi parce qu'il offre l'intérêt de bien dire ce qu'il y a de nécessairement, de fatalement indirect dans le rapport que la syntaxe peut entretenir avec « le monde » : *iconicité* semble postuler copie, tandis que *figuration* dit bien, étymologiquement, la *représentation*, donc la distance avec ce qui est représenté.
- 2 N'imaginons pas que par une relation directe la syntaxe *figure* le monde qui nous entoure. Il est évident qu'il faut postuler un degré intermédiaire où tout se joue, et c'est avec ces représentations mentales, ou, si l'on veut, cognitives, que la langue semble parfois entretenir des relations privilégiées. En somme la syntaxe figure notre figuration du monde, ou, comme le dit P. Cotte ici même, elle « refigure » le monde. Tout cela est donc bien médiatisé. Et si l'on souhaitait postuler que ce principe régit tout le langagier, on serait bien obligé d'admettre alors que, le plus souvent, le degré d'élaboration est si *construit*, si complexe qu'il est à peu près impossible de restituer les opérations qui conduisent aux formes syntaxiques, telles qu'elles nous apparaissent.
- 3 Mais on peut aussi – et c'est vers cette sagesse qu'on se portera ici – renoncer à l'idée qu'un même principe explicatif régit tout, et accepter que des ordres de contraintes très divers soient en jeu concurremment.
- 4 Alors, dans cet équilibre instable où tant de paramètres interfèrent, on se réjouira de découvrir de loin en loin quelques jalons, quelques repères, où l'on voit s'illustrer le principe de la langue comme figuration directe non du monde, mais de cet univers conceptuel au travers duquel nous le saisissons. Il ne s'agit donc nullement ici de défendre le tout-iconique, encore moins d'en faire un dogme, mais simplement de reconnaître que parfois ce principe semble dominer d'autres contraintes. Et dans le reste des cas, on admettra, jusqu'à preuve du contraire, que la langue – et en particulier la syntaxe, puisque c'est ce qui nous intéresse ici – est régie par « son ordre propre ». On n'est pas très loin de la remarque de M. L. Groussier dans *Faits de Langues* 1, selon

laquelle « il en va de l'iconicité et de l'opacité comme de l'économie et de la redondance. Ce sont des *pôles de tension* entre lesquels toute langue naturelle est condamnée à osciller » (p. 149).

- 5 Reste à observer les effets, dans certains secteurs privilégiés de la syntaxe, de cette tendance *figurative*, lorsqu'elle est prépondérante. Faits quasi universels, ou faits liés à une civilisation, à un mode de vie particulier, les domaines où l'ordre de la langue semble emprunter à l'ordre du monde sont ceux, fondamentaux, des rapports de l'homme à lui-même, à ses semblables, à l'extérieur qui l'entoure, enfin au temps. Un numéro précédent de cette même revue (n° 21, 1993) montrait que le lexique était informé par le réel, idée chère à la théorie praxématique. Nous voudrions ici montrer que, d'une façon plus secrète, plus souterraine, les modes de vie et d'action ont parfois une incidence aussi sur la production/construction des phrases.
- 6 Des études particulières ont déjà été menées dans cette perspective : on songe bien sûr, d'abord aux travaux de Haiman (*Natural syntax*, puis le volume collectif *Iconicity in syntax*), et, en français, à l'étude si fine et si profonde de Nicolas Ruwet, dans les *Cahiers de Grammaire* 7 (1984, p. 76-138) à propos des constructions verbales « Je veux partir » vs « *Je veux que je parte » ; à plusieurs études sur la coordination (dans le numéro 15 de la revue DRLAV (1977), dans *Iconicity in syntax*, ou encore dans le numéro 21 (1993) de ces mêmes *Cahiers de Praxématique*, ma propre contribution). Il y a eu aussi le coup de projecteur donné sur cette question par le numéro 1 de *Faits de langues, Motivation et iconicité*, 1993, qui y est consacré, et auquel nous renvoyons pour les mises au point théoriques, et aussi pour une bibliographie générale sur le problème (je signale toutefois que les références qui sont notées dans les lignes ci-dessus, et en particulier celle du si fondamental article de Nicolas Ruwet, n'y figurent pas).
- 7 On trouvera dans ce numéro sept contributions, qui s'articulent à peu près ainsi : A. Montaut, à propos de la représentation de l'agent, montre qu'en hindi, le participant principal, traité comme actant oblique dans des cas de faible agentivité, devient en quelque sorte le « repère par rapport auquel est localisée la prédication », traitement linguistique somme toute assez banal, mais que compliquent la prise en compte de la fine hiérarchie des relations interpersonnelles au sein de la structure sociale. M. F. Delport, à travers un examen de la façon qu'a l'espagnol d'appliquer la fameuse règle dite « des parties du corps », fait apparaître que la relation de soi à une partie de soi présente dans cette langue des particularités, significatives, à ce qu'il m'a semblé, d'une organisation spécifique (et élargie) de la sphère du moi, mais aussi, que, plus subtilement, cette construction relève d'un choix énonciatif et discursif complexe et peu prévisible : en espagnol, c'est, à la limite, « l'entier du monde qui peut être concerné par ce problème linguistique » ! M. N. Gary-Prieur, s'intéressant à certaines constructions avec déterminant du nom propre, nous fait découvrir que la relation nom propre / individu n'est pas si simple qu'il y paraît, et que les noms propres peuvent faire éclater de plusieurs manières « l'unité bien close qu'on attribue volontiers à l'individu », de même qu'ils peuvent, au-delà de sa délimitation habituelle, l'évoquer dans ses « prolongements ».
- 8 M. Noailly voit dans « le vide des choses », c'est-à-dire dans l'anaphore zéro qui frappe les compléments verbaux représentant non des individus, mais des procès, l'illustration du fait que c'est ce qui, à proprement parler, n'existe pas, qui se trouve représenté par le vide, et non par les moyens anaphoriques ordinaires. P. Bourstin traite, quant à lui, des pronoms personnels de troisième personne de l'allemand et « de leur mode

d'emploi dans les mécanismes de renvoi au monde », non pas en termes d'anaphore, mais de « représentation mentale du référent », le « pronom » renvoyant directement à ce référent mental par le biais de son contenu lexical.

- 9 La contribution d'A. Borillo traite de la représentation du temps en termes d'espace, et plus précisément, rapproche la situation naturelle de communication, le face à face, de deux interlocuteurs, avec la représentation que nous nous construisons en français de la relation de l'homme avec le temps : « Une rencontre canonique s'instaure entre ego et le temps, ... rencontre qui les installe... dans une situation de face à face ». De là se dégagent deux systèmes concurrents par lesquels l'homme s'éprouve dans le temps, selon que ego s'avance vers les événements immobiles devant lui, ou que ces derniers se déplacent dans sa direction, à quoi s'ajoute une troisième configuration, plus complexe et plus troublante ; esquissée en conclusion.
- 10 P. Cotte enfin, dans l'intervention qui clôt le volume, développe l'idée d'une « motivation sémantique de la syntaxe », à propos des constructions des énoncés causatifs du type « *to make someone cry, to let someone go out vs to allow someone to go out* », opposables aux constructions plus synthétiques, *she galloped her horse*. Dans cette perspective, le système des formes causatives, avec ses contraintes mais aussi ses marges de liberté, reflète certes l'adéquation du langage à la référence, mais une adéquation modulée. « La syntaxe figure le monde, mais elle le refigure également ».
- 11 Ces diverses contributions ont en commun de montrer la complexité des interférences. Il n'y a évidemment jamais de corrélation biunivoque entre telle situation personnelle ou sociale, éventuellement telle donnée de la perception, et telle structure linguistique. Il s'agit plutôt de conflits de tendances, et tout ce qu'on peut dire en l'état actuel des recherches, c'est que l'option *figurative* se manifeste certaines fois avec plus de force qu'ailleurs, de manière plus patente.